



DRAWING WEEK

mars 2024



Aurélie BIOT-WORMS



Œuvres sur papier

www.abac-marchand.art | contact@abac-marchand.art

dessins visibles sur rendez-vous Paris IXe & expédiés à l'international

1.

Célestin NANTEUIL, Célestin-François NANTEUIL-LEBOEUF dit,

Rome 1813 - 1873 Bourron-Marlotte

Le Christ mort

Pierre noire et craie blanche sur papier

13,5 x 34,4 cm



Né à Rome en 1813, Célestin François Nanteuil-Lebœuf est un peintre, graveur et illustrateur romantique français qui connaît de son vivant une immense notoriété. Il se forme à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris où il est admis en 1827 dans l'atelier d'**Eustache Langlois** avant d'intégrer l'atelier de **Jean-Auguste-Dominique Ingres** à partir de 1829.

Célestin Nanteuil fréquente le cénacle romantique autour des personnalités littéraires que sont **Victor Hugo**, **Alexandre Dumas**, **Gérard de Nerval** ou encore **Théophile Gautier**. L'artiste met sa liberté de création et sa verve d'ornemaniste au service d'écrivains et de revues pour la réalisation de vignettes ou de frontispices. En effet, de 1840 à 1856, il réalise de nombreuses illustrations pour des ouvrages d'auteurs contemporains et fournit également des eaux-fortes pour *Les Saints Évangiles* d'Alexandre Bida. Son répertoire iconographique d'une grande fantaisie mêle décors du Moyen-Âge et personnages inspirés de la Renaissance. Son abondante production gravée se scinde en deux épisodes : l'admirable aquafortiste des années 1830 recourt quasiment exclusivement à la lithographie à partir de 1845. Il réalise des lithographies d'après les maîtres anciens et contemporains ainsi que des compositions originales. Il expose au Salon de 1850 jusqu'à sa mort en 1873.

Le dessin que nous proposons semble fortement inspiré du *Christ mort* réalisé vers 1650-54 par **Philippe de Champaigne** (1602-1674) (ill.1). Célestin Nanteuil a très certainement admiré cette huile sur bois au Musée du Louvre où elle est conservée depuis 1793. Cette œuvre a également été largement diffusée par la gravure. Nous savons, grâce au catalogue de la vente après décès de Célestin Nanteuil qui s'est tenue à l'Hôtel Drouot les 9 et 10 février 1874, que celui-ci a réalisé plusieurs dessins et études peintes d'après des maîtres anciens (Van Dyck, Velasquez, Rubens, Jordaens, Le Tintoret, Titien ou encore Le Guerchin).



ill.1 Philippe de Champaigne (1602-1674)

Le Christ mort, circa 1650-54

Huile sur bois

Paris, Musée du Louvre

Inv. 1128

2.

Mathilde MAUJAN VAN DONGHEN

Neuilly-sur-Seine 1868 - 1960 Paris

Portrait de femme à la cigarette, circa 1910

Pastel sur papier

Signé « M. van Donghen » en bas à droite

52 x 43 cm



Née Mathilde Céline van Donghen en 1868 à Neuilly-sur-Seine, l'artiste épouse l'homme politique **Adolphe Maujan** (1853-1914). Elle suit les cours de peinture de **Benjamin-Constant** (1845-1902), de **Jules Lefebvre** (1836-1911) ou encore de **Jean-Paul Laurens** (1838-1921) et expose pour la première fois en 1894 à l'occasion de la 41^e exposition de la *Société des amis des artistes de Seine et Oise* à Versailles. En 1898, elle devient sociétaire de la *Société populaire des beaux-arts*.

Son travail, et plus particulièrement ses portraits, est loué par le critique d'art **Louis Vauxcelles** dans un compte rendu du *Salon des Artistes Français* de 1908 paru dans *Gil Blas* : " La Grand'mère de Mathilde Maujan van Donghen est un tout petit tableau d'un sentiment exquis de quiétude et d'une exécution large et franche, en dépit de ses dimensions exigües. Le mouvement de la main qui tire l'aiguille est élégamment juste, le regard de l'aïeule expressif et doux. L'air emplit cette jolie toile d'une harmonie délicatement apaisée."

Le portrait de femme au pastel que nous présentons s'inscrit dans l'iconographie du fumeur introduite dans la peinture de genre hollandaise au XVII^e siècle suite à l'importation du tabac en Europe depuis le nouveau monde. La figure de la femme fumant est quant à elle présente dans la peinture orientaliste du XIX^e siècle qui met en scène des nus féminins enfumés.

Au lendemain de la révolution industrielle, la cigarette acquiert le statut d'objet reflet de la modernité, popularisé par des figures telles que **Sarah Bernhardt** (1844-1923). Les femmes de la bonne société française et anglo-saxonne incarnant la "new woman" adoptent ainsi la cigarette dans les années 1900 (ill.1). Elles l'arborent avec élégance et audace comme en témoignent les photographies et les portraits en vogue à la Belle Époque à l'instar de ceux de **Paul-César Helleu** (1859-1927) (ill.2). Après-guerre, la cigarette devient un des symboles de l'émancipation féminine, vantée par l'imagerie publicitaire.

Le modèle de Mathilde Maujan van Donghen revêt une tenue typique des années 1900-1910. Elle regarde le spectateur dans une attitude impertinente voire provocante, le visage enfumé par la cigarette nonchalamment pincée entre ses lèvres.



ill.1 Photographe inconnu
Femmes à la cigarette, c.1900
Coll. part.



ill.2 **Paul-César Helleu** (1859-1927)
Madame Georges Hugo à la cigarette
Pointe-sèche
Coll. part.

3.

Erich HERMÈS

Ludwigshafen-am-Rhein 1881 - 1971 Genève

Portrait de femme, 1929

Sanguine sur papier

Signé « E. Hermès » et daté « 29 » en bas à gauche

29,5 x 22,5 cm



Artiste genevois d'origine allemande, Erich Hermès naît à Ludwigshafen-am-Rhein (Allemagne) en 1881 de parents huguenots. Il suit une première formation de peintre-décorateur avant d'intégrer l'école des beaux-arts de Genève. Lauréat d'une bourse octroyée par la Confédération, il effectue un premier séjour à Paris en 1909 avant de parfaire sa formation à Munich puis en Italie et en Espagne.

Erich Hermès compte parmi les figures importantes de la peinture figurative genevoise de la première moitié du XXe siècle. Il réalise de nombreuses œuvres monumentales intégrées à l'architecture. Elles ornent des bâtiments publics officiels et sacrés tels que le temple protestant de Carouge mais aussi des édifices privés. La peinture de chevalet de ses jeunes années est fortement marquée par l'œuvre de **Ferdinand Hodler** (1853-1918) rencontré vers 1903. Comme son aîné, il peint la Suisse et ses figures et batailles héroïques tout en entretenant une forte empathie pour le petit peuple. Il bascule plus tard vers la *Nouvelle Objectivité*, développant un style plus personnel.

L'artiste est par ailleurs reconnu dans le monde des arts graphiques et plus particulièrement pour son travail d'affichiste dans les années 1930 et 1940. Il met ainsi son art au service de la promotion des Alpes et des sports d'hiver mais aussi de produits tels que le vin ou les cigares.

Le portrait de femme à la sanguine que nous présentons est daté de 1929. Il semble que nous retrouvions la physionomie du modèle dans certains tableaux de l'artiste (ill.1) représentant des scènes de la vie intime. Notre figure, qui arbore une croix huguenote autour du cou, symbole protestant, pourrait ainsi être une personne évoluant dans la sphère privée d'Erich Hermès.



ill.1 Erich Hermès
La leçon de musique, 1925
Huile sur toile
Coll. part.

4.

Rudolf SCHLICHTER

Calw 1890 - 1955 Munich

Homme assis à la cigarette

Pierre noire sur papier

Signé « R. Schlichter » en bas à droite

51 x 30 cm

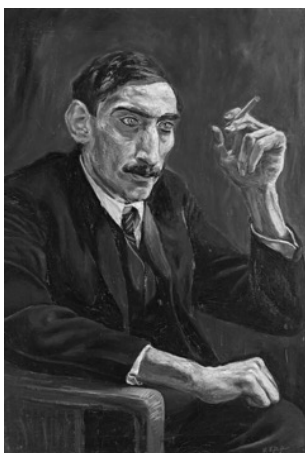


Artiste allemand figure de la *Nouvelle Objectivité*, Rudolf Schlichter naît à Calw en 1890. Il suit une première formation artistique à l'École des Arts et Métiers de Stuttgart puis à l'Académie des beaux-arts de Karlsruhe où il se lie d'amitié avec **Georg Scholz** et **Karl Hubbuch**. En rébellion contre les principes de l'Académie, il s'installe à Berlin en 1919 où il rejoint les expressionnistes du **Novembergruppe** et les dadaïstes berlinois, artistes politiquement engagés contre la République de Weimar.

Dans les années 1920, il s'oriente vers un réalisme de plus en plus marqué et participe à l'exposition historique **Neue sachlichkeit** (*Nouvelle objectivité*) organisée en 1925 à la Kunsthalle de Mannheim par Gustav Friedrich Hartlaub. Ce dernier réunit un groupe hétérogène d'une trentaine d'artistes parmi lesquels **Otto Dix** et **Max Beckmann**. Cet événement inaugure une nouvelle sensibilité qui rompt progressivement avec l'expressionnisme hallucinatoire d'avant-guerre auquel succède un art du constat froidement objectif où le rôle de la couleur s'avère davantage soumis à celui du dessin qui se veut plus analytique.

Rudolf Schlichter devient l'un des principaux acteurs du **Vérisme**, courant le plus radical de la Nouvelle Objectivité auquel prennent également part **George Grosz** et **Otto Dix**. Ceux-ci s'affirment par la négation de l'art "classique" en s'attachant à montrer de façon crue et cynique le chaos que génère leur époque au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Rudolf Schlichter parodie les travers de la société bourgeoise. Il mène une vie de débauche et peint sans filtre la réalité du spectacle qui s'offre à lui et ce parfois jusqu'à la caricature dans le but de heurter ses contemporains.



ill.1 Rudolf Schlichter

Portrait d'un journaliste, circa 1923/24

Huile sur toile

Madrid, Musée national Thyssen-Bornemisza

5.

Léon-Ernest DRIVIER

Grenoble 1878 - 1951 Paris

Nu féminin

Pierre noire et sanguine sur papier

Signé en bas à gauche

31 x 23,5 cm

Provenance : collection Marie de Rohan-Chabot, princesse Murat, puis par descendance



Originaire de Grenoble, Léon-Ernest Drivier intègre l'École des Beaux-Arts de Paris en 1895 dans l'atelier du sculpteur **Louis-Ernest Barrias**. Il débute comme praticien dans l'atelier d'**Auguste Rodin** aux côtés d'autres sculpteurs bientôt réunis sous le nom de **Bande à Schnegg**. En quête d'une nouvelle esthétique, ceux-ci allient la force expressionniste héritée du maître aux fondamentaux de la sculpture classique antique et renaissante.

Membre fondateur du Salon des Indépendants en 1923, Léon-Ernest Drivier reçoit de nombreuses commandes publiques et privées d'œuvres monumentales et de grands décors. Sollicité par l'État, il réalise une sculpture en bronze doré représentant *Athéna* destinée au Musée des Colonies inauguré en 1931 (actuel **Palais de la Porte Dorée** à Paris). En 1937, à l'occasion de l'Exposition Universelle, il livre un groupe sculpté en ronde-bosse, *La Joie de vivre*, aujourd'hui conservé dans les jardins du Trocadéro, ainsi que deux nymphes se trouvant sur l'esplanade du **Palais de Tokyo**. Il reçoit en outre plusieurs commandes des autorités argentines qui puisent parmi les praticiens plébiscités par Rodin.

Léon-Ernest Drivier s'inscrit dans ce courant figuratif moderne des années 1920-30 assumant l'héritage classique. Il se concentre sur la figure humaine en donnant la part belle au dépouillement. Soucieux d'atteindre un idéal de simplicité, il formule une proposition artistique principalement axée sur l'épuration des volumes.



ill.1 Léon-Ernest Drivier

La Joie de vivre, 1937

Groupe sculpté en ronde bosse

Paris, Jardins du Trocadéro

6.a

Mathieu ROSIANU

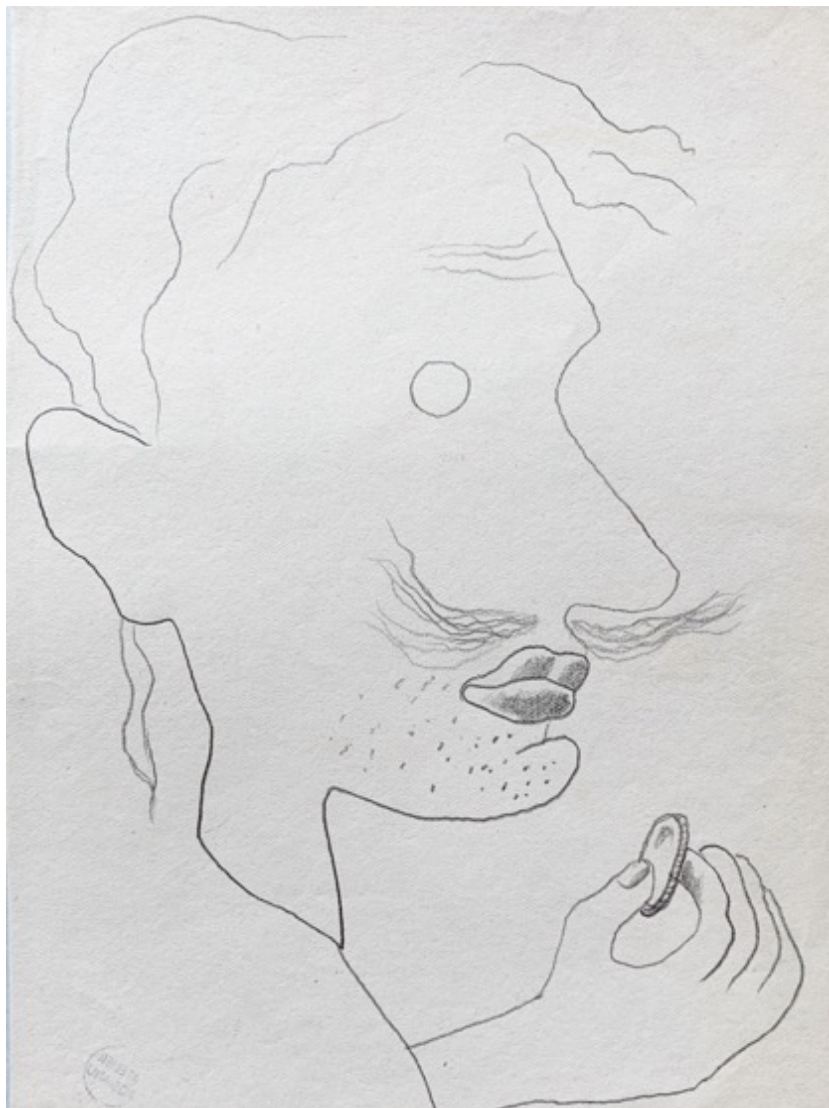
Bucarest 1897 - 1969 Paris

Homme à la pièce de monnaie

Crayon sur papier

Cachet de l'atelier au verso

20 x 14,5 cm



6.b

Mathieu ROSIANU

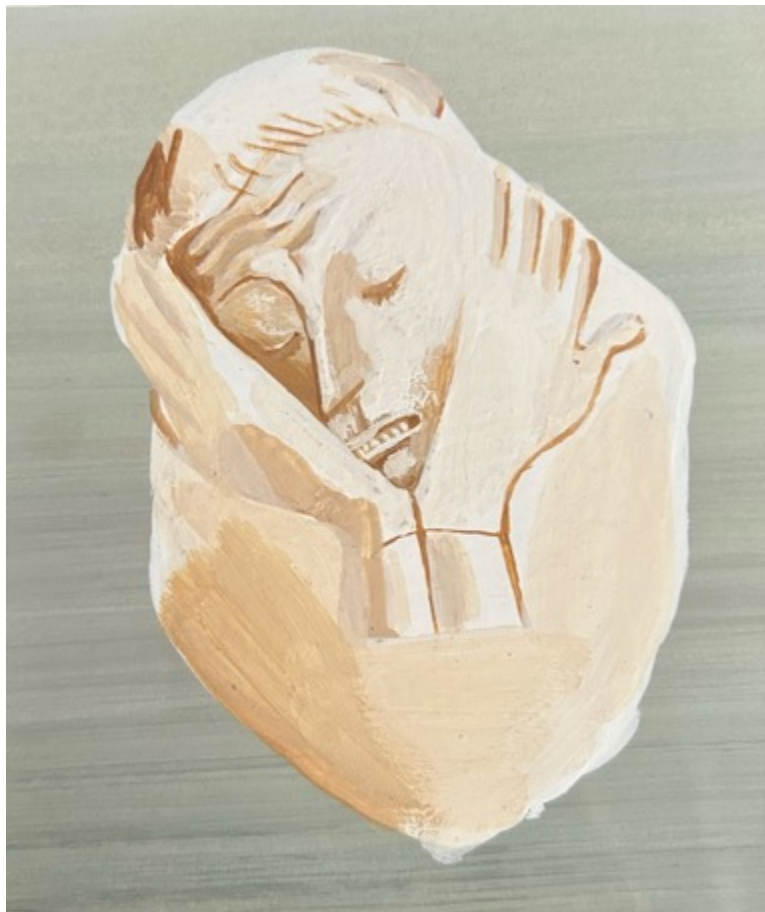
Bucarest 1897 - 1969 Paris

Sans titre

Gouache et aquarelle sur papier préparé

Cachet de l'atelier au verso

10 x 9 cm



Né à Bucarest en 1897 d'un père officier de la garde nationale roumaine et d'une mère d'origine française, Mathieu (Matei) Rosianu grandit dans un milieu bourgeois. Il obtient un premier diplôme de dessin en 1912. Il quitte la Roumanie en 1918 pour s'installer à Paris où il poursuit sa formation artistique aux Arts décoratifs avant d'être admis à l'École des beaux-arts en 1920 dans l'atelier d'**Ernest Laurent** (1859-1929). En 1923, il expose ses premières toiles au Salon d'Automne, au Salon des Tuileries et au Salon de la Société nationale des beaux-arts.

À l'aube des années 1930, Mathieu Rosianu travaille comme dessinateur chez *Bitschenauer* et chez *Schweitzer* avant de fonder sa propre maison de dessins pour tissus. Il produit de nombreux modèles pour d'importantes entreprises de textile françaises et américaines.

Politiquement engagé, il fréquente des artistes proches de la mouvance communiste libertaire tels que **Jean Hélion** avec lequel il se lie d'amitié. En 1931, il participe aux réunions de l'*Union des artistes professionnels du Groupe Artistique* qui rassemble des artistes soutenant la revue *Monde*, hebdomadaire fondé par **Henri Barbusse**.

Dès 1932, Mathieu Rosianu compte parmi les membres fondateurs de l'**Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.)** créée cette même année et réunissant des artistes engagés que sont Jean Lurçat, Jean Hélion, Auguste Herbin ou encore Édouard Pignon. Il contribue à la revue de l'A.E.A.R., *Commune*, pour laquelle il réalise avec son épouse Juliette Bajou plusieurs compositions graphiques. Très impliqué, il fait partie du comité d'initiative du collectif et participe à ce titre activement à l'organisation de la première *Exposition des Artistes Révolutionnaires* qui a lieu en 1934 et à laquelle prend part une dizaine d'artistes dont Francis Jourdain, Amédée Ozenfant et Auguste Herbin. Mathieu Rosianu rédige notamment la préface du catalogue de celle-ci, tel un manifeste.

La même année, ses œuvres côtoient celles d'artistes surréalistes de renom que sont Salvador Dali et Man Ray à l'occasion de l'exposition intitulée *Avertissement* chez Marie Cuttoli, Galerie Vignon à Paris, et dont le propos s'inscrit en réaction à l'attitude des nazis envers l'art dit "dégénéré". En 1935, Mathieu Rosianu prend ses distances à l'A.E.A.R. et se consacre à la réalisation de projets décoratifs de soieries et de papiers peints sous le pseudonyme d'**Émile Arbor**. Ses créations rencontrent un vif succès à l'Exposition Universelle de 1937 où il se voit récompensé d'un Grand Prix avant que la Seconde Guerre mondiale ne vienne mettre un terme à cette activité.

Fidèle à la figuration, Mathieu Rosianu est soucieux de renouer avec la réalité chère aux artistes de l'entre-deux-guerres. Il s'attache à exalter la dignité des classes populaires et son œuvre s'inscrit en grande partie dans la mouvance d'artistes soulevant le rôle social de l'art. En opposition avec la peinture dite "de chevalet", il est partisan d'une "peinture pour tous", une "peinture chargée d'émotions humaines" et non pas une "peinture prétexte".

Le traumatisme de l'effroyable désastre des deux guerres et la souffrance qui s'empare de lui inspirent à l'artiste une œuvre plus sombre. Sa souffrance psychique s'exprime dans sa peinture qui demeurera pour lui une nécessité vitale. Il développe une obsession certaine pour des thèmes relatifs à l'obsession de la mort, à l'angoisse de la déconstruction et au deuil de l'enfant.

7.

Jean MARTIN

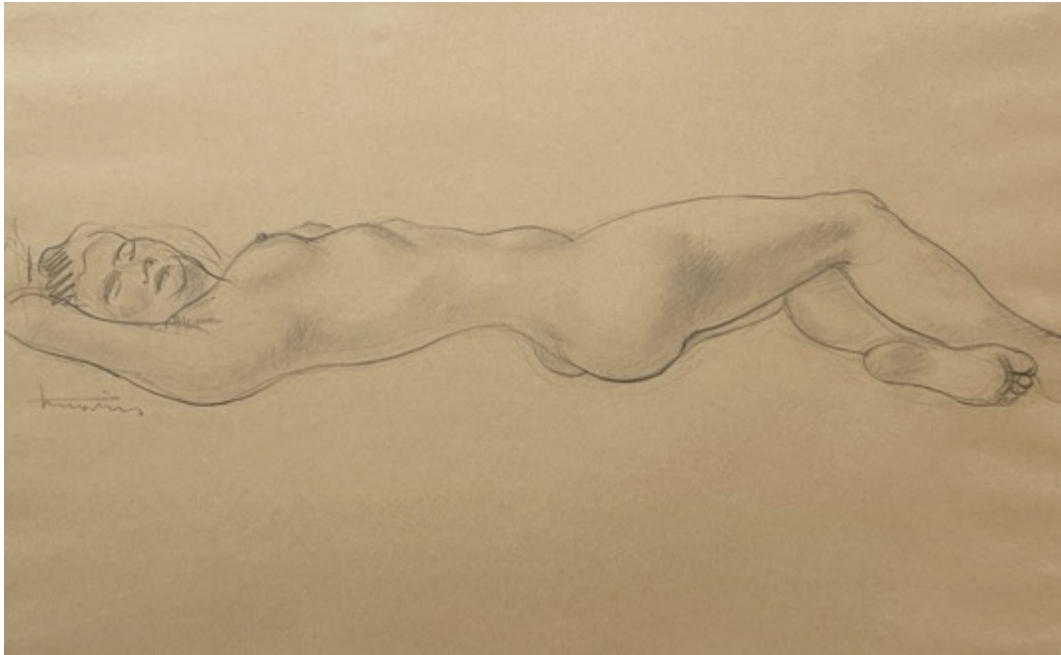
Lyon 1911 - 1996 Pierre-Bénite

Nu féminin allongé, circa 1940

Mine de plomb sur papier

Signé à gauche

25 x 38 cm



Artiste peintre autodidacte né à Lyon en 1911, Jean Martin développe une peinture de la réalité s'inscrivant en marge des débats autour de la querelle du réalisme. Il expose pour la première fois au Salon d'Automne en 1933, au Salon du Sud-Est l'année suivante ainsi qu'au Salon des Indépendants dès 1935.

Le style pictural de Jean Martin est marqué par l'ascendance des maîtres allemands du XVI^e siècle dans le sillage de **Matthias Grünewald**, **Lucas Cranach** ou encore **Albrecht Dürer** dont il observe longuement le travail grâce aux reproductions d'œuvres qu'il conserve religieusement. Il est par ailleurs fortement influencé par l'expressionnisme flamand contemporain. L'École de Laethem-Saint-Martin, découverte en 1927 à l'occasion de l'exposition *L'Art belge* organisée au Musée des beaux-arts de Grenoble, produit chez l'artiste un véritable choc visuel et imprègne particulièrement sa peinture des années 1930.

Dès 1933, Jean Martin se lie d'amitié avec le galeriste **Marcel Michaud** qui lui sera d'un grand soutien. Les deux hommes partagent l'ambition d'un art social nourri des conquêtes du Front populaire. L'année suivante, sa rencontre avec **Henri Héraut**, critique d'art et fondateur du groupe **Forces Nouvelles**, se révèle également déterminante. En 1938, Jean Martin expose à la galerie Billiet-Vorms à Paris à l'occasion de l'ultime manifestation dudit groupe aux côtés de **Georges Rohner**, **Jean Lasne**, **Henri Jannot** ou encore **Robert Humblot**. Il y présente son chef-d'œuvre, *Les Aveugles* (1937), aujourd'hui conservé au musée des beaux-arts de Lyon. Ces artistes désapprouvent notamment la déformation systématique de la nature.

Après-guerre, Jean Martin quitte Lyon pour Paris où il contribue au renouveau des arts de la scène. Il côtoie ainsi des figures majeures du théâtre français pour lesquelles il crée de nombreux décors et costumes de théâtre et ce parfois en collaboration avec Jean Bertholle, Christian Bérard ou encore Pablo Picasso. Au début des années 1950, il fonde la galerie **Art et tradition chrétienne** prenant une part active au renouveau de l'art sacré.

Le trait aigu, ciselant, marquant le contour du modèle n'est pas sans évoquer l'œuvre graphique de son contemporain Georges Rohner et ses nus aux cadrages audacieux (ill.1).



ill.1 **Georges Rohner (1913-2000)**

Étude pour Le Noyé, 1938

Mine de plomb et crayon graphite sur papier

Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne

8.a

Raphaël DELORME

Bordeaux 1886 - 1962 Paris

Étude d'un nu féminin, préparatoire à « La Princesse »

Aquarelle et crayon sur papier

Annoté « La Princesse » en bas à droite

30,5 x 22,5 cm



8.b.

Raphaël DELORME

Bordeaux 1886 - 1962 Paris

Étude de jambes, préparatoire à « La Princesse »

Aquarelle et crayon sur papier

Annoté « La Princesse » en bas à droite

30,5 x 22,5 cm



Né en 1886 à Bordeaux, Raphaël Delorme est une des figures majeures de la peinture dite "Art Déco". Il suit une première formation à l'École des Beaux-Arts de sa ville natale avant de s'installer à Paris où il entame une brève carrière de décorateur de théâtre. Entretenu et encouragé par une parente fortunée, il se concentre très vite sur la peinture de chevalet. Peu soucieux de vendre ses toiles, il expose toutefois régulièrement au Salon d'Automne et au Salon des Tuileries.

Raphaël Delorme développe un univers visuel très singulier peuplé de nus féminins et de créatures mythologiques. Ces figures évoluent au sein de scénographies excentriques où se mêlent architecture antique et machines surréalistes. Une vraie harmonie se dégage de ses compositions au dessin toujours impeccable et réalisées dans des tons froids caractéristiques de son art.

Nous pouvons mettre en lien ces deux études avec le tableau **Le Princesse** (huile sur toile) dont elles seraient préparatoires (ill.1)



ill.1 Raphaël Delorme

La Princesse

Huile sur toile

Coll. part.

Provenance : vente John Nicholson, 2013

9.

Henry MIRANDE

Nice 1877 - 1955 Paris

Autoportrait, circa 1940

Crayon graphite et fusain sur papier

Annoté « L'Indien du haut Orénoque qui me réclame 4 femmes blanches pour lui seul » en haut à droite

58 x 48 cm

Provenance : famille de l'artiste



Peintre et illustrateur né à Nice en 1877, Henry Mirande (ill.1) est principalement connu pour ses illustrations publiées dans des revues satiriques populaires au début du XX^{ème} siècle telles que *Le Rire* (1894-1971), *L'Assiette au beurre* (1901-1936) ou encore *La Grisette* dont il réalise la couverture du premier numéro paru en 1894. Henry Mirande produit ainsi de ravissants dessins au trait nerveux accompagnés de légendes toujours très fines offrant une critique humoristique des mœurs de ses contemporains. L'artiste enseigne par ailleurs les arts graphiques à l'Académie Julian à Paris.

Dans les années 1920-30, Henry Mirande se voit confier l'illustration de plusieurs œuvres littéraires parmi lesquelles le roman de François Mauriac, *Le Baiser au lépreux* (1922), dans une édition de 1925 par Émile-Paul Frères à Paris comprenant dix-huit lithographies originales.

Henry Mirande finit par mettre un terme aux collaborations avec les revues périodiques qui le faisaient vivre jusqu'alors pour se retirer humblement dans son atelier de Montmartre. Il se concentre ainsi sur son art dans l'isolement, pendant près de vingt ans, et produit une œuvre plus personnelle. C'est dans ce contexte, reclus sur sa butte, qu'Henry Mirande réalise une importante série d'autoportraits jamais exposés, peints (ill.2) et dessinés, à laquelle appartiennent les feuilles que nous présentons. Il se met en scène dans son atelier et se représente de façon clownesque dans des expressions variées qui se révèlent très touchantes. On reconnaît, dans ses annotations parfois énigmatiques, l'humour qui le caractérise.



ill.1 Photographe inconnu
Henry Mirande
Coll. part.



ill.2 Henry Mirande
Autoportrait au clin d'œil
Huile sur toile
Coll. part.

10.

Marcel GROMAIRE

Noyelles-sur-Sambre 1892 - 1971 Paris

Nu féminin, 1956

Encre sur papier

Signé et daté en haut à gauche

25 x 32,5 cm

Cette œuvre sera intégrée au catalogue raisonné de l'artiste dirigé par la galerie de La Présidence, Paris



Né en 1892 dans le Nord, Marcel Gromaire se forme au droit avant de fréquenter les ateliers des artistes de Montparnasse, dont l'**Académie Ranson**, dès les années 1910. Mobilisé pendant la guerre, blessé en 1916, il exprimera la violence de cette expérience au travers de son œuvre, notamment par la publication de dessins dans la revue "Le Crapouillot".

Influencé par **Paul Cézanne**, **Fernand Léger** et surtout par **Henri Matisse**, dont il bénéficie des conseils, Marcel Gromaire n'a pas eu de maître et ne relève d'aucune école. Il s'est illustré dans un style qui lui est propre donnant lieu à une **figuration géométrisée** caractéristique inspirée de l'art médiéval, roman et gothique. La ligne est épurée, la construction rigoureuse, la perspective traditionnelle. Cette manière reconnaissable se retrouve dans les différentes techniques dont il a fait usage telles que l'huile, la gravure mais aussi la tapisserie. Très attaché au sujet, son art se veut classique et réaliste, en opposition avec l'abstraction qui se développe alors. Il peint la ville moderne, l'homme mais aussi le nu féminin.

Durant ces années, il est soutenu par le Docteur Girardin qui joue pour lui le rôle de mécène. Au décès de ce dernier, 78 pièces de Marcel Gromaire qui constituaient sa collection sont léguées au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. En 1937, à l'occasion de l'Exposition universelle, l'Etat passe commande à Marcel Gromaire d'une décoration murale pour le pavillon de la Manufacture nationale de Sèvres. De 1939 à 1944, il est une des grandes figures du renouvellement de la tapisserie à Aubusson aux côtés de **Jean Lurçat**. Sa notoriété incontestable l'amènera à devenir professeur à l'École des arts décoratifs de Paris de 1950 à 1968.

L'œuvre que nous présentons ici est caractéristique de la production graphique de cet artiste. Par le sujet d'abord, le nu féminin qu'il affectionne particulièrement, mais aussi par la manière : une stricte construction géométrique de laquelle se dégage une sensualité discrète.

11.

Marie-Thérèse BOURRAT

Lyon, née en 1938

Chien devant la fenêtre

Fusain, aquarelle et gouache sur papier

Signé « MT Bourrat » en bas à gauche

57 x 33,5 cm



Autodidacte, Marie-Thérèse Bourrat expose pour la première fois à l'âge de dix-sept ans. Elle reçoit notamment les conseils du peintre **Jean Couty** ainsi que le soutien du critique d'art lyonnais **René Déroudille** à partir de la fin des années 1950.

Marie-Thérèse Bourrat sonde l'âme des objets inanimés qui peuplent sa sphère intime jusqu'à la hanter. Au travers de cadrages singuliers, l'artiste peint la solitude, laissant découvrir un univers à huis clos concentrant les émotions de toute une vie. Son hypersensibilité transparaît dans sa peinture qui dénonce les fêlures de l'existence. Son art entretient une étroite dépendance avec son parcours de vie et ce depuis ses plus lointains souvenirs d'enfance, offrant un témoignage brut et bouleversant de ses tourments et obsessions.

12.

L'abbé MOREL, Maurice MOREL dit,

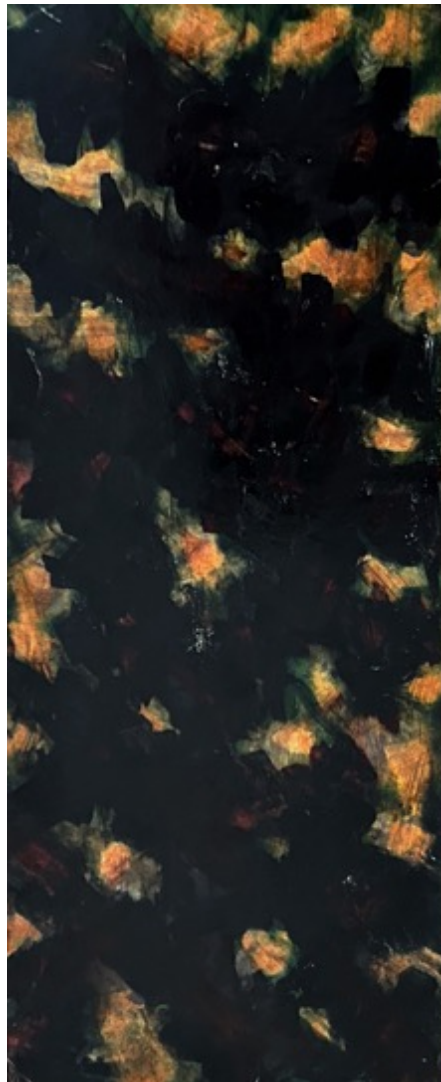
Omans 1908 - 1991 Paris

Sans titre, composition en noir, orange, vert et prune

Technique mixte sur papier glacé (page de magazine découpée)

Signé du cachet au verso

23 x 10 cm



Peintre spirituel fervent défenseur de l'art moderne, Maurice Morel naît à Ornans en 1908. Il se découvre très jeune une double vocation : sacerdotale et artistique. À l'issue du collège, il quitte Besançon pour s'installer à Paris en 1927. Il rencontre les artistes **Georges Rouault** et **Max Jacob** qui deviendront ses amis et mentors. Ce dernier, pour lequel Maurice Morel travaille, l'introduit dans le milieu artistique et littéraire de l'entre-deux-guerres. Il collabore ensuite avec **Jean Bazaine** et **Alfred Manessier** avant de mener des recherches plus personnelles.

Maurice Morel expose pour la première fois en 1933 à l'occasion d'une exposition destinée à promouvoir l'art religieux moderne qui se tient à la *galerie Lucy Krohg* (Paris VIIIe). Devenu abbé en 1934, il s'engage en faveur d'un art sacré intégrant les bouleversements de l'art moderne et plus largement dans la défense d'artistes qui deviendront ceux de la Nouvelle École de Paris à laquelle il est également rattaché. Il rédige de nombreuses critiques d'art et s'exprime à l'occasion de dizaines de conférences dont la plus célèbre est celle de 1946 consacrée à **Pablo Picasso** à la Sorbonne et qui lui vaut le surnom de "curé d'art" par le Canard Enchaîné.

Son action se concrétise dans les années 1950 lorsque le Pape Pie XII le charge de réfléchir à la création d'une section consacrée à l'art moderne au sein des Musées du Vatican. Inaugurée en 1973, celle-ci est le symbole de l'acceptation par l'Église d'une représentation non figurative de l'Évangile.

L'abbé Morel privilégie les petits formats réalisés sur des supports de fortune recyclés à l'image de pages découpées dans des magazines et autres cartons. Il recourt à diverses techniques au pinceau (gouache, cire, pastel à l'huile, aquarelle) mais aussi au feutre et à l'encre. Il confesse un "grand appétit de couleurs" apparu au cours de l'enfance.

Il est décoré par **André Malraux** en 1968 pour le rayonnement culturel de son action.

13.

Pierre CHARBONNIER

Vienne (Isère) 1897 - 1978 Paris

Fenêtre ouverte sur le port de Sète, circa 1970

Gouache, crayon noir sur papier cartonné

Signé « P. Charbonnier » en bas à droite

60 x 46 cm



Né en 1897 à Vienne (Isère), Pierre Charbonnier se prédestine très tôt à une carrière artistique. Il suit une première formation à l'École des beaux-arts de Lyon dès 1915 avant de s'installer à Paris où il intègre l'Académie Ranson. Il présente ses premières toiles au Salon des Indépendants, au Salon des Tuileries et au Salon d'Automne au début des années 1920. Actif dans le milieu du cinéma, il s'illustre par ailleurs en tant que décorateur, notamment pour le cinéaste **Robert Bresson** de 1934 à 1970, mais aussi en tant que réalisateur.

Le thème de l'eau est très présent dans l'œuvre de Pierre Charbonnier qui grandit au bord du Rhône. Vivant entre Paris et la Drôme, Pierre Charbonnier peint de nombreuses vues urbaines épurées dans un souci permanent du cadrage qui témoigne d'un œil sensible aux prises de vues photographiques et cinématographiques. Celles-ci laissent parfois apparaître le cadre d'une fenêtre ouvrant sur une grande perspective. Ses compositions sont souvent très géométriques et mettent en scène des éléments urbains dans une ambiance statique. Elles sont rythmées par de grandes lignes, tantôt horizontales, tantôt verticales, créant de grands vides.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ses œuvres illustrent de façon faussement naïve l'envahissement de l'espace urbain par des constructions en béton sur lesquelles il pose un regard angélique. L'artiste représente la ville moderne en pleine transformation, la ville des usines et des bâtiments intégrant des infrastructures métalliques et autres cheminées longilignes et matériaux techniques tel que le Centre Pompidou inauguré en 1977 (ill.1).

La plupart du temps inanimés, les paysages de Pierre Charbonnier faits de couleurs pures et intenses expriment la poésie du monde moderne d'après-guerre. Nous pouvons identifier ici le port de Sète vu depuis une fenêtre ouverte et représenté de façon très stylisé dans une palette réduite au bleu, au noir et au jaune orangé.



ill.1 Pierre Charbonnier
Centre Pompidou, 1977
Huile sur toile
Coll. part.

14.a

Alena NADVORNIKOVA

Lipnik nad Bécvou (Moravie), née en 1942

Composition zoomorphe, 1979

Encre de Chine sur papier

Signé, situé à « Montreuil » et daté « 4 mai-79 » en bas à gauche

50 x 32 cm



14.b

Alena NADVORNIKOVA

Lipnik nad Bécvou (Moravie), née en 1942

Composition zoomorphe, 1979

Encre de Chine sur papier

Signé et daté « 1979 » en bas à gauche

50 x 32 cm



14.c

Alena NADVORNIKOVA

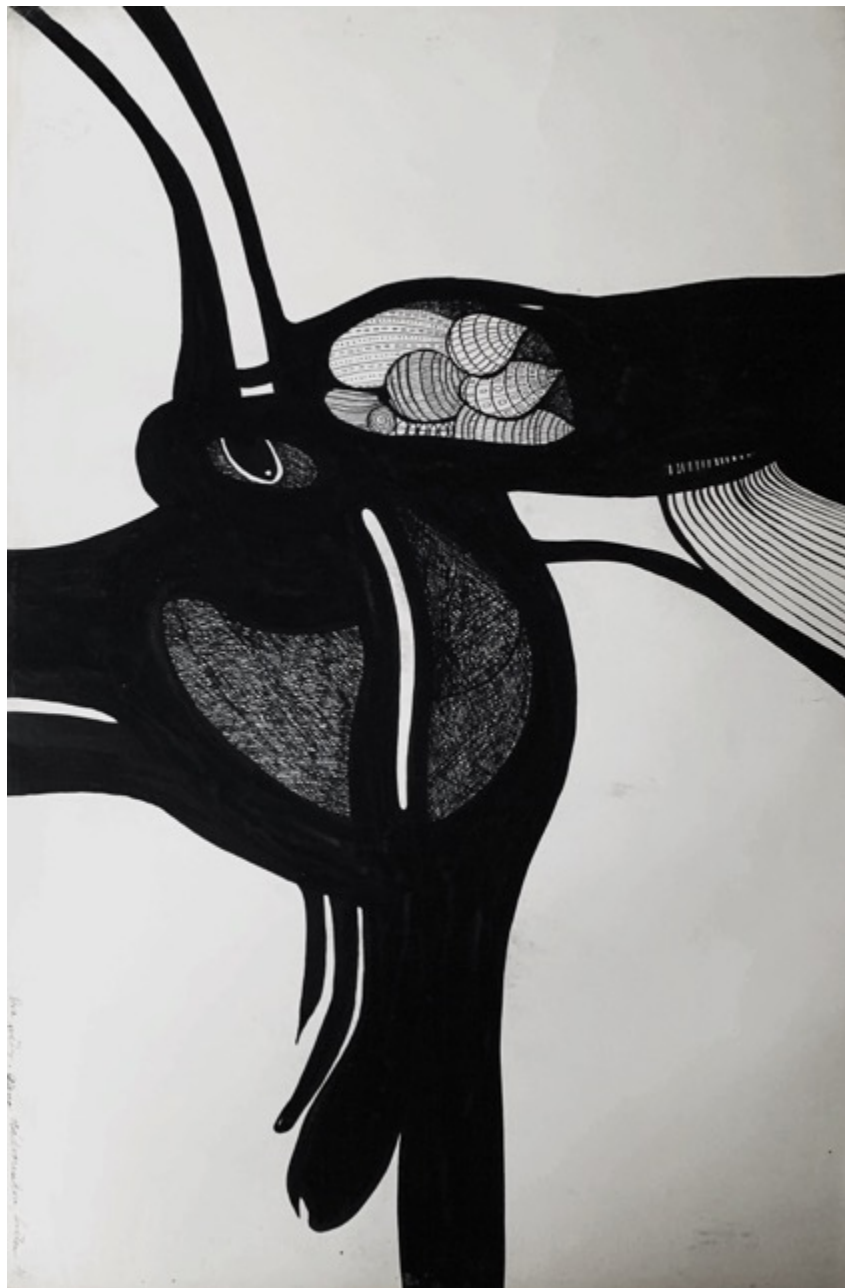
Lipnik nad Bécvou (Moravie), née en 1942

Dva Svety (Deux mondes), 1979

Encre de Chine sur papier

Signé, daté « 79 » et titré « Dva Svety » en bas à gauche

50 x 32 cm



Artiste tchèque née en 1942 à Lipník nad Bečvou (Moravie), Alena Nadvorníková est peintre, poétesse, théoricienne et historienne de l'art. Depuis les années 1970, elle participe activement à la mouvance surréaliste issue du **Groupe des surréalistes de Prague** fondé en 1934 et réunissant des personnalités du monde littéraire et artistique (ill.1). Ses membres ont adhéré au second Manifeste du surréalisme d'**André Breton** (1929) tout en développant leurs propres spécificités. Le Groupe des surréalistes de Prague a perduré au fil des générations et existe encore à ce jour. Il se structure principalement autour de sa revue **Analogon** (ill.2) et a donné lieu à une pluralité d'esthétiques comme en témoigne l'œuvre d'Alena Nadvorníková.

Les artistes fondateurs du groupe contribuent au surréalisme européen de l'entre-deux-guerres, notamment au travers des travaux de **Vratislav Effenberger** (1923-1986), successeur de **Karel Teige** (1900-1951), doyen du surréalisme tchèque. Cette mouvance s'inscrit dans le prolongement direct du **poétisme**, mouvement littéraire et artistique tchèque inspiré du dadaïsme fondé en 1923, et auquel la jeune Alena Nadvorníková a consacré une étude approfondie. Alors étudiante à l'Université d'Olomouc, elle suit les cours du théoricien et photographe **Vaclav Zykmond** (1914-1984) qu'elle assiste par ailleurs dans ses recherches. Cette rencontre constitue un des événements marquants de son itinéraire artistique.

Esprit singulier, elle développe un genre artistique original qu'elle nomme "kresbobásně" : **poèmes-dessins**. Elle combine ainsi la poésie et le dessin qu'elle considère comme deux disciplines complémentaires. Il s'agit d'un mécanisme spontané qui consiste à créer sans préméditation. Elle commence à les composer au retour de son premier séjour à Paris à l'âge de dix-sept ans à l'issue duquel elle demeure fascinée par les artistes français **Henri Michaux**, **Philippe Soupault**, **André Breton** ou encore **André Masson**.

Son œuvre compte huit recueils de poésie et une vingtaine d'expositions d'art graphique. Réalisés dans un esprit critique envers toute forme d'interprétation intellectuelle de l'œuvre, les dessins spontanés de l'artiste permettent un nombre infini de compositions. Bien que certaines peuvent paraître dérangementes, toutes disposent d'une grande force qui les fait s'inscrire dans la mémoire au premier regard. Les dessins d'Alena Nadvorníková vont parfois à l'encontre de ce qui peut nous paraître agréable d'extérieur et leur lecture requiert une attention particulière.

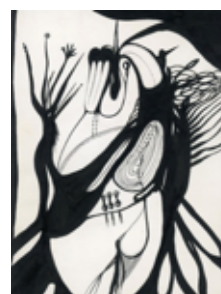
Des œuvres en lien avec celles que nous présentons sont conservées dans les collections d'institutions tchèques et slovaques (ill.3 & 4).



ill.1 Photographe inconnu
Jindřich Styrský & Toyen, circa 1928
Coll. part.



ill.2 Analogon
Revue du Groupe
Surréaliste de Prague



ill.3 A. Nadvorníková
Le Solstice d'hiver, 1982
Encre sur papier
Coll. part.



ill.4 A. Nadvorníková
Enfermé dans un rêve
lourd, 1980
Encre sur papier
Dolný Kubín, Galerie
Oravska, Slovaquie

15.

Andrée HONORÉ

Tourcoing 1945 - 1992 Bobigny

Sans titre, 1980

Gouache sur papier

Signé et daté « 1980 » en bas au centre

43 x 31,5 cm



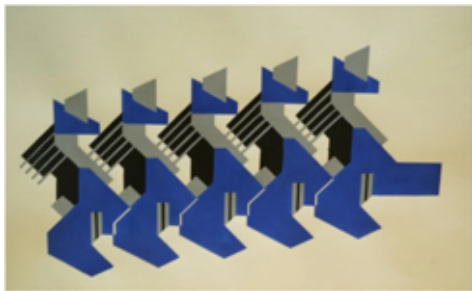
Née en 1945 à Tourcoing, Andrée Honoré compte parmi les **femmes sculpteurs** ayant choisi le bois comme médium principal. Elle occupe un temps un atelier sis passage Ricaut dans le XIII^e arrondissement de Paris où elle côtoie les artistes Jacques Hérold (1901-1987), Edgard Pillet (1912-1996) ou encore Leonardo Delfino (1928-2022).

Le dessin joue un rôle important dans le processus créatif de l'artiste (ill.1 & 2). Elle dessine d'abord des formes libres au crayon sur papier millimétré avant de les tracer sur des gabarits une fois celles-ci agrandies. Ces formes sont ensuite découpées puis assemblées. L'emploi de contreplaqué de hêtre aux nuances variées en couches successives à la surface sur des sculptures lui permet d'accentuer les volumes de celles-ci.

Durant une dizaine d'années, Andrée Honoré se concentre sur les rythmes par la répétition d'une ou plusieurs formes géométriques (ill.1) avant de s'orienter vers la courbe, célébrant alors la plénitude des rondeurs corporelles et l'enchevêtrement des tissus organiques. Dès 1987, elle abandonne la figuration allusive et amorce un retour à la géométrie de ses débuts. Le bois n'est plus apparent mais recouvert de résine de couleur sombre.

L'artiste réalise plusieurs œuvres monumentales notamment pour l'école normale d'institutrices de Charleville-Mézières (1971) ou encore pour le cimetière communal du Blanc-Mesnil (1992). Son travail a fait l'objet d'une exposition monographique remarquée qui s'est tenue en 1989 à la galerie Michèle Broutta à Paris.

Le dessin original à la gouache que nous présentons s'inscrit pleinement en lien avec les préoccupations stylistiques qui occupent l'artiste au début des années 1980.



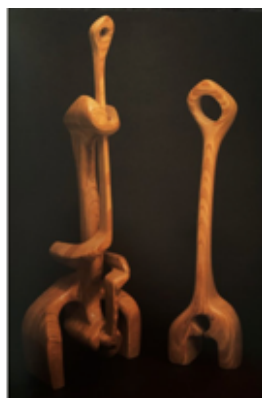
ill.1 Andrée Honoré
Horses, 1977
Gouache sur papier
Coll. part.



ill.2 Andrée Honoré
Sans titre
Crayon sur papier
Coll. part.



ill.3 Andrée Honoré
Sans titre, 1984
Sculpture en contreplaqué
Coll. part.



ill.4 Andrée Honoré
Sans titre, 1985
Deux sculptures en contreplaqué
Coll. part.

16.

Michel BOUDIN

Beauvais, né en 1944

L'Homme qui ne se doute de rien, 1999

Encre de Chine sur dessin ancien au crayon sur papier, daté « 6 mars (18)84 » en haut à droite

Signé et daté « 1999-2000 » en bas à droite

Titré au dos de l'encadrement d'origine

61,5 x 47,5 cm



Né en 1944 à Beauvais, Michel Boudin se passionne dès l'enfance pour les arts populaires insolites dans lesquels il trouve refuge. Ce collectionneur de l'imaginaire populaire, devenu fin connaisseur, notamment des terres vernissées, devient plus tard antiquaire.

Le désir de créer à son tour l'anime déjà depuis longtemps lorsque Michel Boudin commence à dessiner à l'encre de Chine à la fin des années 1990. Bien qu'initié il y a seulement une vingtaine d'années, l'œuvre de Michel Boudin est rapidement remarquée sur la scène de l'art brut. Ses dessins ont d'ores et déjà fait l'objet d'expositions monographiques et collectives dans plusieurs institutions : **Musée de la création franche** de Bègles, **Musée des arts buissonniers** de Saint-Sever-du-Moustier, **Musée Ingres** de Montauban.

Il réalise des encres tantôt purement autonomes sur papier ou sur vélin (ill.3), tantôt en réemployant des gravures et dessins anciens chinois aux puces (ill.2) qu'il détourne par l'adjonction de petites créatures et autres insectes. Ces petites bêtes pullulent alors autour de corps harmonieux dessinés dans une facture classique. En effet, l'univers graphique de Michel Boudin est peuplé de figures zoomorphes inspirées d'insectes, de poissons, d'oiseaux ou encore de chats. Elles sont parfois représentées la mâchoire béante, laissant apparaître une denture acérée. Ces petites bestioles représentées en horde se multiplient et envahissent la feuille, allant parfois jusqu'à former un motif qui sature complètement l'espace.

Le dessin à l'encre que nous présentons est réalisé à partir d'une étude au crayon datée de mars 1884 représentant un nu masculin académique de dos. Les insectes qui se propagent dans son dos détournent le dessin initial en lui attribuant un caractère inquiétant. L'artiste recourt parfois à des tampons réalisés d'après ses dessins qui lui permettent de répéter à l'envi ces motifs zoomorphes qui semblent galoper sur le papier.



ill.1 Couverture de la revue *Gazogène*, n°28
Revue des créations singulières, de l'art brut, de l'art populaire, dans leurs manifestations les plus humbles comme dans leurs réalisations hors normes



ill.2 Michel Boudin
Le Premier baiser, 2012
Encre sur papier (gravure ancienne)
Coll. part.
Exposé au Musée de la Création Franche (Bègles), 2012-23



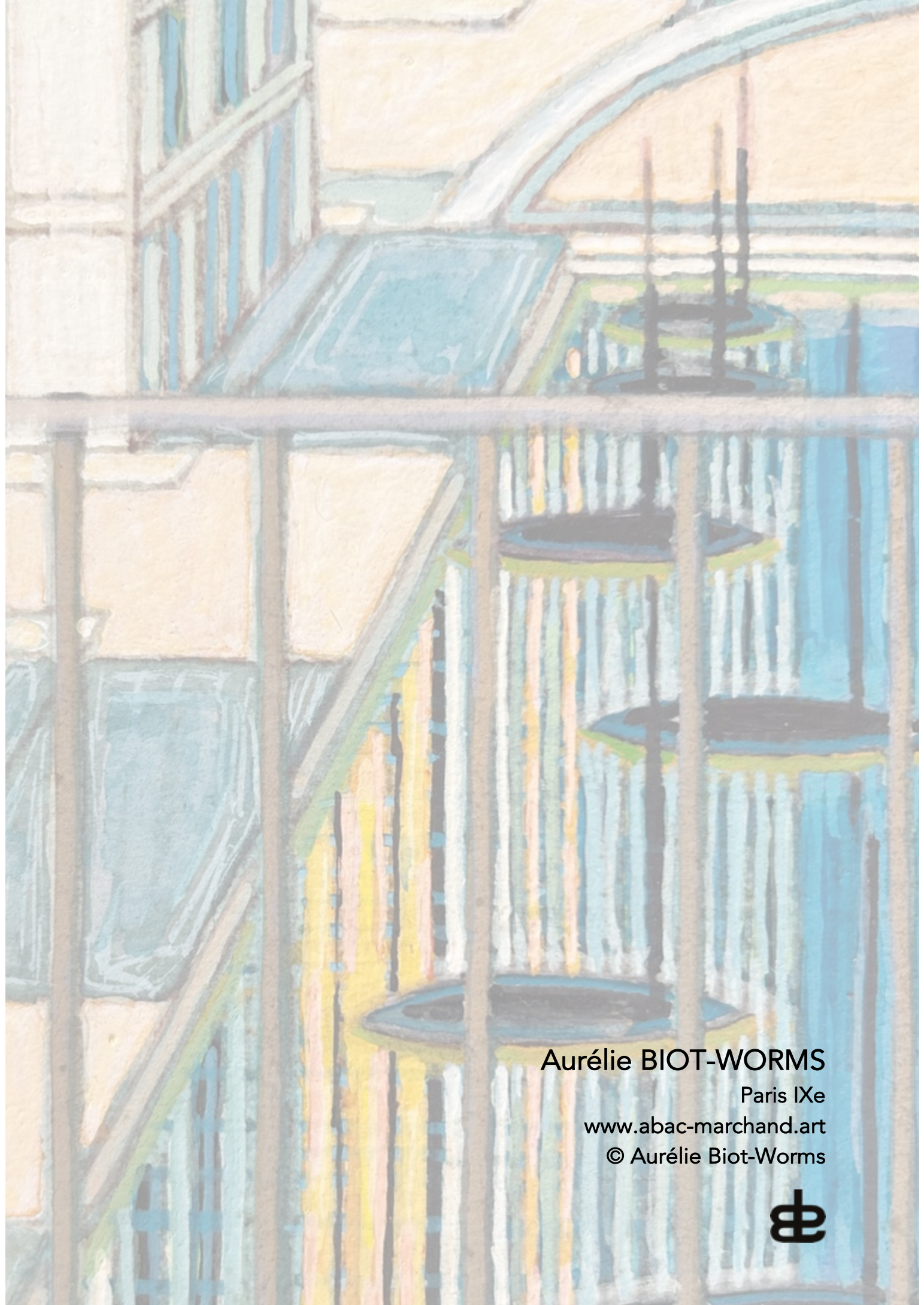
ill.3 Michel Boudin
Sans titre, 2014
Encre sur papier
Coll. part.

Table des matières

1. Célestin NANTEUIL
2. Mathilde MAUJAN van DONGHEN
3. Erich HERMÈS
4. Rudolf SCHLICHTER
5. Léon-Ernest DRIVIER
6. Mathieu ROSIANU
7. Jean MARTIN
8. Raphaël DELORME
9. Henry MIRANDE
10. Marcel GROMAIRE
11. Marie-Thérèse BOURRAT
12. L'abbé MOREL
13. Pierre CHARBONNIER
14. Alena NADVORNIKOVA
15. Andrée HONORÉ
16. Michel BOUDIN

Remerciements

Éric Antoine-Noirel, Galerie de la Présidence - **Jacques Beaufet** - Conservateur honoraire du Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne - **Ambroise Duchemin**, marchand - **Thibault Hölscher**, marchand.



Aurélie BIOT-WORMS

Paris IXe

www.abac-marchand.art

© Aurélie Biot-Worms

